
Femmes engagées pour la paix (1990-1998)

Les héroïnes sont-elles fatiguées?

Danielle Storper-Perez et Valérie Pouzol

En donnant la parole à trois femmes qui militent pour la paix, une Palestinienne, une Israélienne, et une Palestinienne vivant en Israël dont les propos ont été recueillis à deux reprises dans une période d'une dizaine d'années, l'intention est de montrer à travers leur évolution, comment s'entrecroisent histoires individuelles et histoires collectives pour tisser la trame de leurs actions communes.

En Irlande, en ex-Yougoslavie, en Algérie, au Kosovo, des femmes de plus en plus nombreuses tentent de combattre les oppressions et d'œuvrer pour la paix. En Israël, le mouvement de la paix a vécu son âge d'or dès le début de l'Intifada, entre 1988 et 1990. Son origine était beaucoup plus lointaine et les activités de ces organisations pour la paix se sont poursuivies avec plus ou moins d'intensité selon les péripéties historiques.

Les femmes qui constituaient plus de la moitié des effectifs des organisations pour la paix ont ressenti, au cours de la première année de l'Intifada, la nécessité de se mobiliser séparément. Tant du côté israélien que palestinien, elles semblent être aujourd'hui les seuls véritables ferments de la perpétuation d'un dialogue porteur de paix. Beaucoup de femmes mobilisées dès les premiers instants persévèrent en dépit de la fatigue et des obstacles.

Notre approche de leurs dires est évidemment dépendante de nos propres évolutions, celle de nos consciences, de nos regards, de nos modes d'analyse eux-mêmes liés aux travaux que chercheurs et chercheuses mènent depuis le début de l'Intifada ¹.

Eté 1998

Avec l'*Intifada*, les femmes sont entrées en force sur la scène publique, tant dans les organisations extraparlimentaires mixtes et non mixtes du camp de la paix israélien que du côté palestinien. Actrices persévérantes, elles ont donné à leur combat un visage spécifique et, contre vents et marées, l'ont inscrit dans une temporalité qui leur était propre. En Israël, on peut citer le groupe *Mères contre le silence* créé au moment de la guerre du Liban. Un des groupes qui va gagner le plus de visibilité est sans conteste le groupe des *Femmes en noir*. Utilisant délibérément des mythes ou des attributs de féminité dans leur tactique de combat, les *Femmes en noir*, sentinelles de la paix, ont commencé leurs manifestations silencieuses à Jérusalem, au cours des premiers mois de l'*Intifada*. Vêtues de noir et tenant à bout de bras une pancarte en forme de main où est transcrit en hébreu, anglais, arabe et aujourd'hui en russe "Dai le Kibbush" (Halte à l'occupation), elles seront bientôt présentes, silencieusement tous les vendredis dans plus de vingt points d'Israël et dans quelques villes d'Europe et des États-Unis. Elles sont des figures évocatrices de deuil et les servantes d'un rituel qui ne s'est interrompu que quelques mois après les accords d'Oslo pour reprendre et continuer encore aujourd'hui.

Certains groupes n'ont pas résisté au temps comme par exemple *Mapat ha Shalom* (la nappe pour la paix) dont l'activité consistait à rassembler les éléments d'un immense patchwork où les femmes exprimaient leur désir de mettre fin à l'occupation et qui était censé couvrir la table des négociations de paix. *Shani* (Les femmes contre l'occupation) ou encore le *Reshet*² (le réseau des femmes pour la paix) qui donnera naissance à son tour à deux centres de femmes pour la paix, l'un établi à Jérusalem-Ouest *Bat Shalom*, l'autre basé à l'est du côté palestinien: le *Jerusalem Link*.

Dans le contexte trouble, créé par l'arrivée au pouvoir de Benjamin Nétanyahou, les seules voix "neuves et énergiques" qui aient émergé sont les voix des femmes. Quatre nouveaux groupes de femmes pour la paix sont apparus depuis début 1997. Deux d'entre eux s'inscrivent dans la mouvance traditionnelle des groupes pour la paix; ils s'opposent à la militarisation de la société israélienne et dénoncent la situation de conflit permanent: les *Women against war* dénoncent le gaspillage de vies humaines et la détérioration de la situation. Après l'accident d'hélicoptère de février 1997, où 73 soldats israéliens avaient été tués en direction de la frontière libanaise, les *Arba Imaot*³ se sont formées pour demander un retrait immédiat du Liban.

Pendant l'été 1997, un groupe de femmes orthodoxes s'est réuni pour agir à l'intérieur de la communauté religieuse en Israël: les *Women for the sanctity of life*. C'est la première fois que des femmes religieuses orthodoxes fondent un groupe non mixte, organisent des manifestations et publient des lettres d'appel à la paix dans la presse israélienne.

Les *Femmes en noir* ont repris leur veille silencieuse après une année d'interruption, chaque vendredi en quarante sept endroits dans le pays pour dénoncer l'occupation. Les deux centres créés en 1992 par *Reshet*

ont, malgré la dégradation constante de la situation, poursuivi leur travail de coopération à travers des manifestations communes devant les checkpoints pendant les bouclages des territoires, la production de déclarations politiques communes ou l'organisation d'événements communs comme la semaine "Partager Jérusalem, deux capitales, deux Etats". Dans ces deux centres pour la paix, Israéliennes et Palestiniennes œuvrent également à la rénovation de leurs propres sociétés. Le *Jerusalem Link*, travaille du côté palestinien à l'édification d'une société civile, à l'établissement d'une démocratie et globalement au respect des droits de la personne.

Le travail des groupes pour la paix a traversé depuis cinq ans des périodes de fortes turbulences et de crise de confiance. Outre la difficulté de faire accepter dans leurs sociétés respectives le rapprochement et la coopération avec "l'autre", les groupes ont également subi des difficultés internes. Le *Jerusalem Link* avait été établi à un moment où tous les espoirs étaient permis, dans le sillage des accords d'Oslo. Il a dû fonctionner en pleine détérioration de la situation.

Daphna Golan, directrice de *Bat Shalom* jusqu'en juin 1997, exprimait alors ses doutes⁴. Comment les centres pouvaient-ils fonctionner alors que l'occupation perdurait? Comment les femmes israéliennes pouvaient-elles coopérer avec les femmes palestiniennes alors qu'il y avait une asymétrie de pouvoir entre elles, que les femmes israéliennes étaient toujours occupantes? Comment combattre au niveau international l'idée que le problème palestinien était réglé? Daphna Golan affichait son désarroi face au nouveau contexte dans lequel les deux centres devaient se situer. Elle refusait haut et fort à l'époque que les deux centres fonctionnent comme les instruments d'une normalisation, sous la pression de pourvoyeurs de fonds internationaux avides de projets de coopération entre Palestiniens et Israéliens. Elle n'a cessé de rappeler l'inégalité qui existait entre femmes israéliennes et femmes palestiniennes, et d'insister sur le fait que cette dernière devait être prise en compte dans le cadre de tout travail en commun.

Malgré les difficultés de cette coopération, les deux centres continuent à fonctionner. La situation est particulièrement difficile pour le *Jerusalem Link* palestinien. Comment continuer à travailler avec les Israéliennes alors que les accords de paix ne sont pas respectés? Sumaya Nasser⁵, l'actuelle directrice du centre dit que son travail est de plus en plus ardu, que le *Link* n'a pas été enregistré comme organisation non gouvernementale par l'Autorité palestinienne. Des militantes qui apportaient leur soutien à ce type de centre lors de son inauguration peuvent maintenant difficilement le faire. Beaucoup de militantes ont dénoncé des deux côtés la récupération politique des deux centres par des femmes leaders.

Le travail pour la paix est certes épuisant et semé d'embûches mais les femmes essaient de s'y atteler dans leurs sociétés respectives. Les femmes israéliennes y répondent à leur manière par un militantisme

surtout orienté vers une réforme de la société israélienne jugée décadente car occupante; certaines vont plus loin dans des actions de soutien direct aux Palestiniens: c'est le cas de *Women's for political prisoners*.

Les femmes palestiniennes s'engagent dans des projets qui peuvent toucher la rue israélienne et faire connaître les réalités de l'occupation. Globalement leur activisme reste peu connu et peu médiatisé. Il nous paraissait important de donner la parole à trois de ces actrices pour la paix.

Les trois femmes auxquelles nous donnons la parole présentent des caractéristiques communes. Elles ont entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans, sont militantes de longue date et se sont engagées simultanément dans des luttes de femmes et des luttes pour la paix. Elles questionnent toutes trois les rapports entre engagement féministe et engagement nationaliste et leurs options militantes sont profondément liées à leur quête identitaire.

Zuhira Kamal, Palestinienne de Jérusalem
*“En tant que responsable politique,
je peux réellement agir pour aider les femmes”*

Les premiers rassemblements de femmes en Palestine ont eu lieu au début du siècle contre l'occupant britannique. La question nationale a été la base de leur engagement même si des revendications propres aux femmes ont toujours jalonné la lutte.

Leur mouvement longtemps basé sur les sociétés caritatives s'est progressivement politisé. Très actives pendant l'Intifada, les femmes palestiniennes sont à une période charnière de leur existence. Depuis le début de la période intérimaire, les associations de femmes négocient point par point leur accession à une pleine égalité. Zuhira Kamal, militante de la première heure a été à la tête de la Fédération des comités des femmes dans les années 1980. Elle nous présente son parcours de femme militante dans la société palestinienne, puis ses nouvelles responsabilités politiques auprès de l'Autorité Palestinienne⁶.

“Au commencement ce n'était pas facile: tu sors, tu rentres tard, tu as des amis des deux sexes. Ce n'est pas facile dans notre culture, mais à la longue, ils ont accepté. Pourtant je n'ai pas pris la décision de quitter la maison. Je trouvais qu'ils devaient accepter parce que je ne faisais rien de mal. Ce n'était pas pour moi que j'agissais mais pour tout le monde. Nous nous sommes beaucoup disputés mais mes sœurs m'ont aidée.”

Aînée d'une famille de neuf enfants, elle a pris sur elle de remplacer son père décédé. En 1967, elle part faire ses études au Caire. En raison de son absence du pays, elle se trouve interdite de séjour. Elle reviendra à Jérusalem où vit sa famille avec un permis de réunification familiale. A son retour, elle travaille en tant que volontaire au sein d'une organisation en Cisjordanie. *“Nous pavions les routes, posions des conduites d'eau, donnions des leçons. C'est à ce moment je crois que j'ai eu l'idée de créer une organisation de femmes.”*

Elle subit alors une peine de détention administrative en raison de ses activités politiques et féministes, peine qui sera renouvelée en 1979 alors qu'elle se trouve à la tête du Comité de travail des femmes. A sa sortie, elle sera placée en résidence surveillée pendant sept ans, tenue de se présenter à la police deux fois par jour, de demander un permis pour aller travailler à Ramallah et d'être rentrée chez elle au coucher du soleil. Elle ressent durement l'oppression et l'asymétrie de tout dialogue avec les Israéliens de l'extrême gauche qui viennent lui rendre visite sans qu'elle soit en mesure d'en faire autant.

L'Intifada a été une période d'intense activité pour les femmes palestiniennes. Pendant la première année, elles ont organisé une base insurrectionnelle et encadré le soulèvement. *"Avec l'Intifada, peut-être même un peu avant, beaucoup d'amies et même quelques hommes ont commencé à m'inciter à participer au pouvoir. Tu es très connue en tant que féministe. Il est temps d'aller plus avant... Les femmes doivent prendre part aux décisions politiques. Aussi ai-je décidé de le faire."*

Depuis 1996, Zuhira Kamal est directrice du Bureau pour le développement et l'avancement des femmes au sein de l'Autorité palestinienne. Il s'agit du premier organisme gouvernemental qui se consacre entièrement aux questions des femmes.

"Seule l'Autorité peut mener à bien tout le processus de développement et de suivi des projets relatifs aux femmes. Cela ne m'empêche pas par ailleurs d'être en contact avec toutes les organisations non gouvernementales qui constituent l'ossature du mouvement des femmes. Je peux aider les ONG à devenir des groupes de pression".

Zuhira réaffirme par ailleurs ses positions féministes qui, pour elle, sont éminemment politiques:

"Obtenir une égalité dans les droits et travailler à l'avancement des femmes dans tous les domaines, c'est une priorité politique. Obtenir des opportunités égales dans tous les domaines, c'est très important. Il faut pour cela travailler sur l'ensemble de notre société. Je n'ai jamais songé aller vivre ailleurs dans un pays qui m'offrirait tous ces droits, je veux travailler au changement ici. Je sens que maintenant tous nos efforts portent leurs fruits. Les femmes palestiniennes se mobilisent de plus en plus et s'engagent au niveau national. Elles se déplacent de loin pour assister à des réunions sur leurs droits. Etre militante nationaliste n'a rien d'incompatible avec mon engagement en faveur des femmes. Avant nous n'avions pas d'interlocuteur pour revendiquer nos droits, maintenant nous avons l'Autorité."

Par ailleurs Zuhira est toujours engagée dans son combat pour la paix. *"Je pense qu'il ne faut pas rétrograder même si le processus de paix est en danger. Je souhaite rester cohérente avec moi-même. La paix est un intérêt commun entre Palestiniens et Israéliens. Je crois toujours aux deux Etats et à la coexistence. J'ai beaucoup appris du travail avec les Israéliennes. J'ai appris à écouter l'autre qui n'accepte pas mes idées."*

Eté 1998

Yvonne Deutsch, israélienne
*“Je suis contre toute guerre que le monde vit en ce moment,
contre toutes les violences.
Nous devons construire une culture de femmes pour la paix”*

Yvonne, femme israélienne de quarante-trois ans a été interviewée à deux reprises, à sept ans d'intervalle. Arrivée en Israël adolescente, elle va franchir toutes les étapes de l'intégration mais ne se sentira pourtant jamais pleinement appartenir au pays. Pendant l'Intifada, elle est une des fondatrices de la *Coalition des femmes pour la paix*, puis un des membres actifs des *Femmes en noir*. Elle travaille aujourd'hui à plein temps pour l'organisation féministe *Kol-ha-Isha* (la voix de la femme).

La conscience politique d'Yvonne s'est construite dans le mouvement de jeunesse marxiste *Hashomer ha Tsair* puis à l'armée où elle a fait son service avec des amis devenus gauchistes. Ils ont été envoyés à Gaza où au lieu de patrouiller anonymement, ils nouent des contacts avec les habitants des camps. A cause de cela, ils se font renvoyer de la base après être passés par le tribunal militaire. A l'université, elle milite au sein de *Campus*, un groupe d'étudiants juifs et palestiniens israéliens et elle commence à entendre leur histoire, leur vérité, leur réalité, les confiscations de terres. Elle est troublée parce qu'elle a été éduquée dans le mythe sioniste “d'un peuple sans terre arrivant sur une terre sans peuple”. Elle commence à s'impliquer dans des activités de protestation comme le *Comité de soutien à l'université palestinienne de Bir Zeit*.

“Dès le début de l'Intifada, j'ai rejoint les Femmes en noir. Nous sommes contre la violence. Nous sommes contre l'occupation, contre la brutalité, contre la mort. Ce refus, toutes les femmes le partagent. Nous nous dressons vêtues de noir, ce qui signifie que nous sommes en relation avec la mort qui est liée à la situation et aux victimes de la violence. Les hommes vont à l'armée, à la guerre et s'exposent à de terribles expériences, tuant d'un côté et voyant la mort autour d'eux. Mais émotionnellement, ce sont les femmes qui ont pour rôle de se confronter à cela.”

Comme certains Israéliens, Yvonne doute de son lieu d'appartenance. *“Quelquefois j'ai eu envie de partir avec mes enfants. Je n'ai pas envie que mes fils aillent à l'armée. Je me sens de plus en plus outsider dans la société israélienne”.*

Son féminisme semble être pour elle le lieu alternatif privilégié au sein duquel elle peut trouver le lieu d'appartenance qui lui fait si douloureusement défaut. *“Mon identité féministe, mes relations avec des femmes à l'étranger me globalisent et m'aident à naviguer entre toutes les contradictions.”* Même au plus fort de son engagement pour la paix, ce qui lui apparaît comme primordial, c'est la création d'une culture propre aux femmes. *“Si nous construisons une culture de femmes, nous devons nous engager dans la construction d'une culture de paix, c'est-à-dire, tout ce qui est en relation avec la vie, la préservation du globe, les activités antinucléaires.”*⁷

Depuis quatre ans, Yvonne s'est progressivement désinvestie de son engagement pour la paix.

“Je ne milite plus officiellement dans un mouvement pour la paix. Il y a une trop grande identification des femmes palestiniennes et israéliennes à leurs nationalismes respectifs, ce qui empêche la réflexion critique sur des thèmes comme le militarisme ou la lutte armée. Après 1990 et la guerre du Golfe, la culture de la guerre a été gagnante. Depuis le mouvement de la paix n'a pas retrouvé sa force et est en régression dans ses activités. Avant la création d'une vraie culture de la paix, il faut remettre en question les thèmes de la société juive israélienne qui sont en liaison avec l'établissement de l'Etat juif.”

A nouveau confrontée à son impossibilité de trouver une place parmi les identités locales, Yvonne s'est délibérément consacrée à son engagement féministe au sein de *Kol-ha-isha*. Ce centre implanté à Jérusalem souhaite développer un modèle féministe de développement social. Le centre essaye d'aider les femmes à résoudre leurs principaux problèmes au sein de la société israélienne, notamment à répondre à l'intensification de la violence à leur égard.

Nabila Espagnoli, arabe israélienne

*“La paix est un concept global qui lie justice et sécurité.
Sécurité pour tous, hommes, femmes et enfants
dans l'espace public et privé...”*

Nabila Espagnoli, palestinienne chrétienne de Nazareth, psychologue de formation, dirige aujourd'hui un centre de formation pour jeunes enfants et travaille à la promotion du statut des femmes dans la société palestinienne. Elle a quarante-trois ans et n'est pas mariée.

Nabila vit sans conflit sa double appartenance et retrace pour nous ses origines, sa formation et son parcours de militante.

“Je vis en Israël, je suis née en Israël mais je me sens très fortement palestinienne et je continue à sentir la spécificité d'être une Palestinienne en Israël. Nous avons parfois différentes normes, peut-être un mode de vie différent. Je suis très fière d'être palestinienne. J'ai grandi à Nazareth et je n'avais à l'époque aucun contact avec le monde extérieur. J'ai grandi dans mon école uniquement entourée d'Arabes. Je ne me suis jamais posée de questions sur qui j'étais. C'est en allant à l'université à Haïfa que j'ai commencé à rencontrer des juifs, qui eux, m'ont posé des questions. C'est à cette époque que j'ai dû verbaliser mon identité.”

Nabila explique sa trajectoire personnelle et la naissance de son engagement:

“Ce n'est pas uniquement mon éducation universitaire qui a éveillé ma conscience. Ce n'est pas parce que les femmes vont à l'université que leur conscience s'éveille. Le fait d'étudier ne rend pas forcément indépendant. En ce qui me concerne, c'est mon expérience qui m'a construite. A l'université, je n'étais pas juste une étudiante, j'étais une femme engagée.” J'étais active au début avec les étudiants arabes puis dans un groupe israélo-palestinien: Campus. J'ai ensuite milité dans des

Eté 1998

groupes féministes à Jérusalem et j'ai travaillé dans le domaine social. C'est là que j'ai rencontré les problèmes sociaux et l'oppression des femmes."

Comme Yvonne et Zuhira, Nabila se définit comme féministe. Pour elle, c'est une part fondamentale de son engagement: "*Je me présente comme féministe marxiste. Mais le féminisme dans la communauté arabe est très entaché de stéréotypes et la plupart des gens ne comprennent pas ce que féminisme veut dire. Alors, il faut l'expliquer. Normalement je n'utilise pas ce mot directement. Je préfère expliquer ce concept par mon attitude. Beaucoup de gens pensent encore que les féministes sont toutes des lesbiennes.*"

Nabila travaille surtout avec les Femmes en noir. "*Les Femmes en noir ne sont pas un groupe qui se définit comme féministe, même si la plupart des femmes qui l'ont fondé l'étaient. Il y a des femmes d'horizons assez différents qui dénoncent l'occupation. Les Femmes en noir sont celles qui ont connu le plus grand succès et cela tient au fait qu'elles étaient des femmes. Quand les femmes prennent une décision, elles s'y tiennent. Nous n'avons pas de programme politique précis sauf l'arrêt total de l'occupation. Pour l'instant, nous ne sommes pas toutes d'accord sur la nature de l'Etat ou des futurs Etats. Cette diversité ne me semble possible que dans les groupes de femmes. Dans un groupe mixte, l'absence de consensus, détruirait le groupe en moins de quinze jours. D'ailleurs nous avons du mal à travailler avec des femmes qui viennent de ces groupes car elles ont l'habitude de crier et d'imposer leur point de vue.*"

En 1998, Nabila s'est clairement investie dans un travail communautaire: elle se consacre à de nombreux projets de défense des droits des femmes palestiniennes en Israël.

"*J'investis maintenant l'essentiel de mon énergie à défendre les droits des femmes palestiniennes d'Israël. Nous avons mis en place différentes coalitions de manière à faire pression sur le parlement israélien. Nous menons en particulier une lutte sur la définition du statut personnel. En Israël, lors du divorce, les femmes juives ont le choix de porter leur cas devant une cours laïque ou devant un tribunal religieux; cette alternative n'existe pas pour les femmes arabes qui doivent passer devant les cours religieuses. Nous nous battons aussi pour obtenir une législation plus sévère à l'encontre des crimes d'honneur. Dans notre société, il existe encore des assassinats perpétrés au nom de l'honneur familial contre des femmes suspectées d'entretenir des relations hors-mariage. Dans la plupart des cas, ces crimes reposent juste sur des rumeurs. Nous dénonçons la collaboration entre les autorités traditionnelles de notre société et la police israélienne qui reconduit dans leur milieu familial et social des femmes en danger de mort. Nous luttons contre toutes les formes de violences symboliques et réelles à l'égard des femmes: les mariages précoces, le non-droit à l'éducation et, bien sûr, la violence domestique.*"

Nabila a quelque peu modifié ses orientations de travail depuis les années 1990. Elle est profondément inquiète de la détérioration de la

situation depuis l'arrivée de Nétanyahou au pouvoir mais elle a aussi mûri dans son militantisme en faveur de la paix: *"Il est clair que je suis moins investie dans un travail de coopération avec les Israéliens. Je dois œuvrer à la valorisation de mon identité palestinienne à l'intérieur du pays. Israël doit reconnaître que 20% des citoyens sont palestiniens et que sans reconnaissance, c'est le désastre.*

"Je suis investie depuis plus d'un an dans un vaste projet financé par le ministère des Affaires étrangères hollandais: "Engendering the peace process" ⁸. Il est apparu clairement que les femmes ont été écartées des négociations officielles des accords de paix: les quelques femmes présentes siégeaient dans des commissions secondaires. Le comité d'organisation est désormais bâti sur l'idée d'une représentation équitable: 45 femmes palestiniennes et 45 femmes israéliennes doivent travailler ensemble à leur définition de la paix et aux moyens de la mettre en œuvre. Parmi les femmes israéliennes, il y a aura, pour la première fois, 15 femmes palestiniennes d'Israël, 15 femmes juives ashkénazes, 15 femmes juives orientales. C'est un cadre de rencontre d'un type nouveau. La paix pour moi est un concept global qui lie justice et sécurité. La sécurité doit s'appliquer à tous et nous devons tous travailler dans ce sens."

Les trois femmes à qui nous avons donné la parole, sont des personnalités très fortes et ne cessent, en dépit des modifications de leurs trajectoires, d'occuper à des titres divers des positions de leaders au sein de leurs communautés respectives. D'une certaine façon, elles ne représentent qu'elles-mêmes et de l'autre elles sont le reflet de l'évolution générale de la région.

Elles ont représenté pour nous un intérêt particulier car elles déclinent de façon diverse des possibilités d'appartenance identitaire.

Témoins individuels d'une histoire collective, elles ont persévéré chacune à leur manière dans leur combat. Toutes les trois, très probablement en raison de l'intensification des courants nationalistes et fondamentalistes, ont encore renforcé leur engagement féministe.

Le combat pour la paix est un parcours chaotique qui demande une persévérance énorme. Deux d'entre elles ont reconsidéré leur appartenance au mouvement de la paix version 1990 pour rechercher un cadre plus conforme à la situation actuelle.

Les héroïnes sont peut être fatiguées et isolées mais beaucoup d'entre elles ne sont pas pour autant découragées. Les luttes de Zuhira, Yvonne et Nahila en sont la preuve, de même les initiatives des différents groupes de femmes pour la paix qui se créent aujourd'hui.

**Danielle Storper-Perez
et Valérie Pouzol**

Eté 1998

-
- ¹ Danielle Stopper-Perez, Maxine Kaufman Nunn, *Israéliens et Palestiniens, les mille et une voix de la paix*, les Editions du Cerf, Paris, 1993.
 - ² *Reshet* regroupait des femmes d'âge moyen, appartenant à des catégories sociales favorisées, très modérées politiquement mais ébranlées par l'occupation. *Reshet* était une organisation concurrente de la *Coalition des femmes pour la paix*, plus jeune et plus radicale tant dans son public que dans ses positions.
 - ³ Il s'agit d'une allusion aux quatre matriarches.
 - ⁴ Daphna Golan "Jerusalem Link: des femmes pour la paix" in , *Confluences-Méditerranée (Femmes et guerres)*, Paris, 1996.
 - ⁵ Entretien réalisé en décembre 1997 par Valérie Pouzol.
 - ⁶ Deux entretiens ont été réalisés: en 1990 par Danielle Stopper Perez et en 1998 par Valérie Pouzol.
 - ⁷ La forme pacifiste de l'engagement féministe d'Yvonne est de fait assez singulière; le mouvement de la paix en Israël est dans son ensemble peu préoccupé d'écologie.
 - ⁸ La notion de *gender* est difficilement traduisible en français: il s'agit du "genre masculin ou féminin". On peut comprendre ici qu'il s'agit de faire participer les femmes à la construction et à la définition du processus de paix.